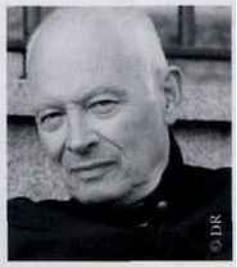
TRANSFUGE
LE MAGAZINE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
Pays : FR
Périodicité : Mensuel

Date : FEV 18
Page de l'article : p.45
Journaliste : Léocadie Handke

La petite maison dans la prairie

Figure de la littérature islandaise, **Gudbergur Bergsson** signe avec ***Il n'en revint que trois*** un livre fort sur son pays.

Par Léocadie Handke


© DR

En Islande, une grand-mère, des gamines, un fils sont des personnages sans nom qui vivent dans une ferme à deux heures à pied du plus proche village, au bord de la mer, des montagnes et d'un désert de lave. L'auteur semble garder ces êtres à distance comme s'ils étaient de carton. On croit cette écriture naïve, et au contraire elle se révèle au fur et à mesure habile, la naïveté apparente permettant une ironie et une distance critique infusées par Bergsson à cette fresque islandaise allant de 1940 à nos jours.

Dans *Il n'en revint que trois*, on saisit en effet le dilemme auquel a dû faire face le pays en raison de sa géographie. Une île immense de l'océan Atlantique qui vécut durant des siècles de manière isolée, sans se sentir partie prenante du développement, ni peut-être même de l'histoire de l'Europe. Après la guerre, fallait-il vraiment s'ouvrir au monde ou demeurer fermé sur soi, mais conserver ainsi sa culture et son intégrité ? L'envie d'ouverture n'a cependant pas été provoquée par l'Europe, mais par les États-Unis, et notamment par son armée, arrivée durant la guerre et restée par la suite pour profiter de la position stratégique du pays face à la Russie. L'influence des Américains a été immense, notamment dans le développement économique du pays. Ils ont fourni des emplois – souvent de basses besognes mais bien payées, ce qui conduisit beaucoup à délaisser l'agriculture – ainsi qu'électricité et infrastructures à toute l'Islande.

C'est ainsi que le lieu central du récit, la ferme où habite les grands-parents, leur fils et les deux enfants abandonnées par leurs mères, peut devenir le symbole de la transformation vécue par le pays. Isolée durant des siècles, au milieu d'une nature immaculée et puissante, la ferme voit passer les Anglais, les Américains, les morts rejetés par la mer sur la plage, un Allemand fugitif... On comprend que tous ces éléments sont venus perturber une culture millénaire. Mais ce sont eux aussi qui ont pu secouer un certain immobilisme et permettre aux jeunes filles de partir pour vivre leur vie. Néanmoins Bergsson demeure un sceptique. La question n'est plus de savoir s'il faut laisser le pays s'ouvrir, puisque qu'il n'y a plus de choix possible, mais comment le faire tout en conservant sa propre voie.

IL N'EN REVINT QUE TROIS
Gudbergur Bergsson, traduit de l'islandais par Éric Boury, Éditions Métailié, 208 p., 18 €

Tous droits réservés à l'éditeur